

Pauvreté religieuse : une pragmatique sociale en temps de crise

Abstract : *Cette étude s'inscrit dans une approche herméneutique des croyances et de l'expression religieuse. Par le rapprochement de la pratique de la pauvreté (vœu de religion) et du concept moderne de « pragmatique », l'auteur exprime une connivence dans laquelle émerge la capacité de la pauvreté consacrée (religieuse), comme style et comme pratique, à changer le sort des plus pauvres dans le monde : il s'agit de vivre et agir « en pauvreté », avec la visée consciente et affirmée d'atténuer la misère des déshérités et des exploités, de créer un espace de dignité et une solidarité pour les marginalisés et les exclus de la société capitaliste et matérialiste post-modernes. En effet, traversant la philosophie et la théologie par le biais, entre autres, de la linguistique, notamment au travers les notions de la performativité, la pragmatique se laisse définir comme l'art d'agir (actes) et d'interagir (interactions) pour changer le monde et en transformer la physionomie.*

Dans le contexte socioculturel d'une Afrique qui se cherche et qui cherche le meilleur langage pour dire Dieu et le proclamer¹, la pauvreté religieuse, comme vœu et comme vécu, pose un problème.

De fait, on ne peut que difficilement le nier, dans la société laïque africaine, la pauvreté religieuse comme valeur chrétienne, fait objet, au mieux de tolérance distante, au pire de raillerie ou de dédain. Insuffisamment comprise et admise avec réserve, la pauvreté consacrée paraît encore, pour beaucoup, une absurdité moyenâgeuse, un contre-sens injurieux pour les « vrais » pauvres, ou une supercherie moulée en doctrine, avec les allures d'hypocrisie institutionnalisée.

Quelle qu'en soit la déclinaison pratique et au-delà des symbolisations théologiques (théologie prophétique, théologie de la libération, théologie de l'inculturation, théologie du développement et autres accents eschatologiques), promettre de vivre perpétuellement pauvre pour le Christ, en vue du Royaume des cieux, porte le poids d'un soupçon difficilement solvable. Et, de manière particulièrement insidieuse, la compulsion consumériste, qui semble s'emparer de nos gestes les plus anodins² et qui paraît s'imposer presque pour tous comme

¹ « Afin que cet effort devienne toujours plus efficace, la missio ad gentes doit aller de pair avec la nouvelle évangélisation. En Afrique aussi, les situations qui requièrent une nouvelle présentation de l'Évangile, "nouvelle dans son ardeur, dans ses méthodes et dans ses expressions", [...] ne sont pas rares. » Pape BENOÎT XVI, *Africae munus. Exhortation apostolique post-synodale. Sur l'Église en Afrique au service de la Réconciliation, de la Justice et de la Paix*, 2011, n° 165.

² Utilisation des mouchoirs jetables, préférence pratique des bouteilles plastiques, emballages à usage unique, pour ne citer que ces « lieux communs », sans évoquer la règle d'obsolescence programmée pour soutenir le rythme effréné de la consommation.

mode de vie (post)moderne³, indépendamment des volontés et des décisions individuelles, ne peut que renforcer le problème de la pauvreté promise et alourdir le soupçon qu'elle charrie.

Dès lors, comment évaluer le sens de ce vœu qui, avec la chasteté et l'obéissance, constitue, pour l'Église, l'héritage des siècles et le patrimoine spirituel des prophètes et des disciples du Christ, pour préserver l'espérance ?

1. **Pauvre pour espérer, pauvre pour servir**

Comme le laisse entendre déjà en 1978 l'archevêque de Kananga, Monseigneur Bakole wa Ilunga, dans un long cri qui s'est fait réflexion pour la construction d'une nation libre, la pauvreté volontaire, librement choisie, a, en effet, partie liée avec l'espérance en temps d'épreuves :

« Au milieu d'épreuves sans nombre, Israël n'a jamais manqué d'hommes qui vivaient d'espérance, surtout parmi ceux qui, de génération en génération, se risquaient à marcher humblement avec leur Dieu. C'était le cas tout particulièrement de ceux qu'on appelait "les pauvres de Yahvé" : « pauvres », parce qu'ils ne voulaient pas aller chercher leur bonheur et leur richesse ailleurs qu'auprès de Dieu. Il s'agit des hommes et des femmes qui n'avaient d'autre ambition que de vivre selon l'Esprit de Dieu : s'attacher aux valeurs profondes de la vie plutôt qu'aux choses qui passent, des gens qui mûris par les échecs de leur passé national, mettaient tout leur espoir dans la libération qui vient de Dieu. »⁴

On le sait, avant d'être moulé sous la forme d'un vœu codifié et inscrit dans la règle monastique et religieuse, la pauvreté est une valeur biblique, une attitude, presque une ressource des hommes et des femmes qui cherchent le bonheur et la richesse sous l'ombre du Dieu Créateur.

La pauvreté est une valeur biblique en temps difficiles, mais elle est également une valeur missionnaire, pour aller vers les blessés de la vie et les désemparés. Parlant du Père Henri Roy, fondateur de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne au Canada et de l'Institut séculier Pie X, André Daigneault cite un ami du Père Roy :

³ Cf. PAPE FRANÇOIS, *Exhortation apostolique Gaudete et exsultate. Sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel*, 2018, n° 108 : « Le consumérisme hédoniste peut nous jouer un mauvais tour (...). Il sera difficile pour nous de nous soucier de ceux qui se sentent mal et de consacrer des énergies à les aider, si nous ne cultivons pas une certaine austérité, si nous ne luttons pas contre cette fièvre que nous impose la société de consommation pour nous vendre des choses, et qui finit par nous transformer en pauvres insatisfaits qui veulent tout avoir et tout essayer. »

⁴ BAKOLE WA ILUNGA, *Chemins de libération*, Kananga, Éditions de l'archidiocèse, 1978, 113.

« À travers des épreuves sans nombre avait grandi en lui ce rêve de prêtres évangéliquement pauvres, courant jour et nuit à la recherche des brebis perdues, au service des *plus pauvres, des plus démunis, des plus abandonnés, des plus éloignés du Christ et de l'Église*, des prêtres *confesseurs* et directeurs d'âmes, avant tout ; présents dans les taudis, les rues, les parcs, les prisons et trouvant leur repos devant le Saint-Sacrement. »⁵

À l'instar des pauvres de Yahvé en Israël et au témoignage des prêtres évangéliquement pauvres, la pauvreté est une disposition qui ouvre à l'espérance et au service missionnaire.

La réalité africaine actuelle offre un univers où les personnes consacrées font face à une sorte de chaos socio-économique qui ne dit pas son nom. La question est dès lors de savoir si la vie consacrée, en professant la pauvreté, porte réellement l'espérance nécessaire, sans se réduire simplement à en être le signe. Quoiqu'il en soit, il est bien question, par son renoncement au profit et au confort matériel immodéré⁶, de devenir une espérance pour le peuple tout entier. Et une espérance qui donne des raisons et envie de croire que demain sera meilleur.

Et, par l'abnégation et une simplicité de vie assez perceptible, le profès de la pauvreté dit et veut servir le bonheur de ceux qui n'en peuvent plus. Voilà une saine ambition, qui délinee un défi lancinant pour les temps actuels en Afrique, où la souffrance des masses prend les figures insupportables de la misère, mais peut-être aussi ailleurs, dans les parties de notre monde où le visage de la misère et de l'injustice est plus ou moins caché ou maquillé.

En clair, *en acceptant soi-même d'être pauvre et de vivre pauvrement, il s'agit de chercher le bonheur et la richesse pour autrui*⁷, en visant le bien et la promotion de ceux pour qui nous nous sacrifions.

⁵ DAIGNEAULT, *Le chemin de l'imperfection. La sainteté des pauvres*, Montréal, Anne Sigier, 2001, 127.

⁶ Hormis le précepte de la gratuité du ministère cultuel, le vœu de pauvreté ne proscriit guère une juste rémunération d'un travail raisonnable ou d'une prestation professionnelle : « La gratuité inhérente au ministère du culte n'exclut pas l'indemnisation des personnes qui s'y consacrent ; elle appelle l'offrande en compensation du dévouement. Entre le donataire et le gratifié, la commune intention des parties semble écarter une équivalence de valeurs ; la générosité du fidèle répondrait au désintéressement du ministre sacré. » DOLE, « gratuité du culte et subsistance de ses ministres », dans *REDC* 44 (1987), 37. Cf. également Concile Vatican II. Décret *Perfectae caritatis*, § 13 : « Que chacun [de consacrés] (...) se sente astreint à la loi commune du travail et, tout en se procurant ainsi le nécessaire pour leur entretien et leurs œuvres, qu'ils rejettent tout souci excessif et se confient à la Providence du Père des cieux (Cf. *Matth.* 6, 25) ».

⁷ L'« *autrui* », qui mobilise la pauvreté des personnes consacrées, s'entend au sens et avec la densité évocatrice que suscite l'expression « les autres » dans la bouche de quelqu'un comme l'Abbé Pierre, dont le style de vie pauvre évoque une pauvreté vécue plutôt que promise. À ce propos, le Jésuite français Cl. Flipo raconte l'anecdote suivante : « Je garde (...) le souvenir d'une émission de télévision consacrée

2. Le vœu de pauvreté : une grâce à « traduire »

Dans le vécu du vœu de pauvreté en contexte contemporain africain, on peut se demander si l'Église africaine ne court pas le risque de vivre une pauvreté statique, *comme une vertu mécanique, un simple effort de la volonté, sans adhésion affective et profonde*. La pauvreté comme vœu de religion ne peut être vécue authentiquement, en Afrique, me semble-t-il, si elle est statique. En réalité, ce vœu est une grâce reçue, mais qui reste à scruter, à interpréter, à décoder pour l'aujourd'hui de l'Église et de la société africaine. Comme le dit Urs von Balthasar, « la grâce n'est jamais [...] un donné définitif ; elle demeure dans l'acte jaillissant du don de soi et, pour cette raison, elle ne cesse d'engendrer du sens. Cela empêche que la compréhension puisse se clôturer sur un sens déjà mis à jour. »⁸

Il est peut-être temps que la vie consacrée africaine (ré)invente sa manière d'accueillir la profession de pauvreté, pour devenir plus authentique et plus crédible. De la même manière que l'habit religieux fut adapté aux réalités culturelles et aux canons vestimentaires du terreau congolais, par exemple, les traductions africaines du vœu de pauvreté ont le devoir de trouver le langage adéquat pour faire sens en terre africaine. Le saint concile suggère explicitement cette audace de créativité, au-delà même de la dimension purement langagière ou symbolique :

« La pauvreté volontaire en vue de suivre le Christ, ce dont elle est un signe particulièrement mis en valeur de nos jours, doit être pratiquée soigneusement par les religieux et même, au besoin, s'exprimer sous des formes nouvelles. »⁹

Pour offrir à cette tâche de méditation et d'investigation de possibles jalons et des points de repère pour un langage nouveau et des formes nouvelles, la notion de pragmatique s'invite allégrement comme une voie de balisage et une tentative d'approfondissement des significations et du sens.

3. Une pragmatique de la pauvreté consacrée

Traversant la philosophie¹⁰ et la théologie par le biais, entre autres, de la linguistique, notamment au travers les notions de la performativité, la pragmatique se laisse définir comme

en partie [à l']Abbé Pierre. À la fin de l'émission, l'animateur lui pose à brûle-pourpoint la question : "pour vous, qu'est-ce qui est le plus important dans la vie ?" Et la réponse jaillit : "les autres". » DE VARNE et FLIPO, « Entretien sur l'accompagnement spirituel », dans *Psychologie et vie spirituelle*, Christus 210 HS (Mai 2006), 164.

⁸ VON BALTHASAR, *Les grands textes sur le Christ*, Paris, Desclée, 1991, 119.

⁹ Concile Vatican II. Décret *Perfectae caritatis*, § 13.

¹⁰ « Né à la fin du XIX^{ème} siècle aux Etats-Unis, le pragmatisme est un courant philosophique profondément humaniste. Du grec *pragmata* qui désigne les affaires humaines et plus globalement

l'art d'agir (actes), d'interagir (interactions), de changer le monde (conséquences intentionnelles) et d'en transformer la physionomie. En rapprochant la pratique de la pauvreté consacrée et le concept moderne de pragmatique, je voudrais exprimer une connivence dans laquelle se trouve évoquée la capacité de la pauvreté (offerte) comme style et comme pratique, à changer le sort des (plus) pauvres dans le monde : c'est-à-dire vivre et agir en pauvreté, avec la visée consciente et éveillée d'atténuer la misère des déshérités et des exploités, de créer un espace et une solidarité pour les marginalisés et les exclus, dans toute leur diversité telle que produite par le capitalisme et le matérialisme ambiants.

En fait, permettre à nos contemporains de « voir toutes choses nouvelles en Christ »¹¹, c'est, en un sens assez spécifique et profond, s'engager à transformer la physionomie de notre monde, de la société actuelle, pour lui donner un visage moins défiguré et plus rayonnant de joie. Pour cela, il convient que la pauvreté consacrée soit interprétée comme un moyen d'action et non seulement comme une ascèse. Le vœu de pauvreté religieuse devient ainsi une pragmatique en vue du changement, voire en vue de la révolution, dans la perspective d'un progrès social, chrétiennement humain. Cette vision s'arrime au propos de Josef Ratzinger, alors cardinal, sur le sens et la tâche des communautés religieuses, c'est-à-dire des personnes consacrées. Alors qu'il évoque sommairement l'eschatologie et l'utopie dans la pensée théologique de Joachim de Flore, le futur pape Benoît XVI estime que :

« dans [les] communautés qui ne sont pas utopistes, mais animées par la passion de la foi, il [Joachim de Flore] a vu la réponse à la question de l'utopie : elles ne travaillent pas pour un monde d'après-demain, mais pour qu'il y ait aujourd'hui dans ce monde quelque chose de la lumière du paradis. Elles vivent maintenant “de manière utopique”, comme elles le peuvent, en renonçant à la propriété, à la libre disposition de soi, à l'Éros et à ses accomplissements. C'est ainsi qu'un vent frais vient sur le monde, en rompant les contraintes, et Dieu est tout près de nous au milieu du monde. »¹²

l'action, son épistémologie met ainsi au centre les considérations humaines, et la croyance, religieuse ou non, y tient une part importante. [William] James écrira même dans *L'expérience religieuse, Essai de psychologie descriptive* (1906) que le pragmatisme est “la meilleure attitude à l'égard de la religion” ». Elatri, « Pragmatisme et religion », *ThéoRèmes* [En ligne] 13 (2018), §2, consulté le 04 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/theoremes/2108> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/theoremes.2108>.

¹¹ Ainsi sont résumés l'orientation et le thème adoptés par les Jésuites pour commémorer les 500 ans de la blessure d'Ignace de Loyola, laquelle blessure marque le début de sa conversion.

¹² RATZINGER, *Le sel de la terre. Le christianisme et l'Église catholique au seuil du IIIe millénaire*, Paris, Flammarion/Cerf, 1997, 63.

Ainsi, on s'en rend compte, l'articulation pragmatique de la pauvreté religieuse place le votant devant un labeur exigeant. Comprise et accueillie de cette manière, la pauvreté dans la vie religieuse s'avère plus une activité qu'une passivité. Elle n'est pas seulement volontaire, librement choisie, mais elle se révèle aussi programmatique, parce qu'elle est une action ou une suite d'actions, et non pas seulement une relation aux choses, un état d'esprit ou une attitude psychologique.

Par voie de conséquence, même si actuellement le partage et la solidarité intracommunautaires – communauté religieuse s'entend – sont évoqués comme accents heureux et éloquents du vœu de pauvreté, le décalage au regard de la situation de misère de la population environnante fait peser un assez lourd soupçon sur le sens de notre renoncement (pauvreté). Mettons-nous tout (biens, revenus) en commun pour vivre plus confortablement au sein des communautés closes et emmurées ? En d'autres termes : quel est le devoir de notre profession de pauvreté à l'égard des personnes étrangères à la communauté religieuse ? Par certains aspects du décor organisationnel (agents de sécurité, relations privilégiées avec la haute société et contacts tamisés et surprotégés avec les politiques puissants), – utiles par ailleurs –, la pauvreté professée par les religieux consacrés fait, en effet, penser à une sorte de communisme idyllique : des personnes qui, au nom de Dieu, unissent volontairement leurs « pauvretés » pour s'assurer une sécurité économique efficace, pour défendre cette sécurité et se mettre ainsi à l'abri de toute disette ou indigence.

Or, face à cette impression plus ou moins vague et plus ou moins gênante, mais qui interpelle et questionne la conscience de la vie consacrée, la dimension ascétique ne suffit assurément pas pour lever les équivoques. Hormis l'exemple éloquent des religieux héroïques, broussards itinérants, qui peinent jour et nuit, avec les oubliés de l'arrière-pays, afin de les aider à décoller, notre simplicité de vie et le témoignage de notre travail (domestique ou rémunérateur) laissent encore sans réponse satisfaisante les interrogations de nos frères et sœurs plus démunis. Le regard tourné vers nos communautés et les mains tendues vers nous, les hommes et les femmes de notre temps sont quelque peu interloqués et déconcertés au vu de certains trains de vie observés dans le quotidien des personnes consacrées. Comme des voix « étouffées » du Christ, l'homme et la femme contemporains semblent dire que leur foi a besoin des personnes véritablement consacrées (sans le blingbling bruyant, sans luxe ni démesure), marquées à l'intime et tatouées profondément dans leur être et dans leur relation (aux choses et aux autres) par une simplicité explicite et distinctive, faite de modestie et de frugalité, mais aussi et surtout

des personnes consacrées résolument créatrices de richesses pour la société et promotrices du bien-être (autant spirituel et que matériel, les deux étant intimement liés).

4. En guise de conclusion : être pauvre pour enrichir ou pour s'enrichir ?

En contexte africain, la personne consacrée fait ainsi face, aujourd'hui, à une interlocution assez fréquente, qui suggère, à l'épreuve de certains faits, que la vie consacrée rend riche. Non pas au sens altruiste, mais au sens que *le vœu de pauvreté a sur celui qui le professe un effet contraire à ce qu'il énonce*. D'une certaine manière, en effet, l'authentique pauvreté des moines du Moyen-âge a enrichi l'Europe, par la création des infrastructures et par la promotion des institutions multiplicatrices de richesses tant matérielles que spirituelles pour la société. Mais le constat semble forcément mitigé pour le cas de l'Afrique, surtout dans les temps actuels. Les personnes consacrées semblent se mettre de plus en plus à l'aise et se préoccupent davantage de leurs propres personnes, de leurs communautés et de leurs familles biologiques respectives, plutôt que de se soucier du prochain en créant une richesse altruiste.

À cet égard, la pauvreté religieuse sonne encore vivement, dans les milieux africains, comme un appel ; elle a, au jugement de notre société éveillée, comme un goût d'inachevé. Pourtant la pauvreté religieuse est attendue en Afrique et elle ne doit pas désert ses lieux de combat. Pour être à la hauteur des attentes, la pauvreté religieuse africaine doit prendre à bras le corps les défis de la misère autour d'elle. Elle peut alors, avec un peu de grâce, devenir cette force légère qui fait éclore la confiance en soi et qui engage l'homme et la femme d'aujourd'hui au bien-vivre, à un mieux-vivre, intégral et solidaire. D'ailleurs, comment peut-il en être autrement, car à tous horizons comme au plus profond de nos cœurs, le Christ historique et messianique, modèle et inspirateur de la pauvreté religieuse, fait signe à ces temps critiques : s'il s'est fait pauvre, c'est pour nous enrichir (Cf. 2 Co 8, 9). Et il enrichit à tout point de vue, de manière holistique.

Dr Philippe Nzoimbengene, SJ, PhD

philippe.nzoimbengene@uclouvain.be

philnzoimbengene@yahoo.fr

Kisantu/RDC